

DE FEMMES ET DE SEL

Gabriela Garcia

DE FEMMES
ET DE SEL

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valérie Bourgeois*

Les Presses de la Cité 

Publié au États-Unis sous le titre original *OF WOMEN AND SALT* par Flatiron Books en 2021.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Presses de la Cité, un département Place des Éditeurs
92, avenue de France 75013 Paris

© Gabriela Garcia, 2021. Tous droits réservés.

© Presses de la Cité, 2022, pour la traduction française.

ISBN 978-2-258-19197-6

Dépôt légal : août 2022

Presses de la Cité	un département place des éditeurs	
	<table border="1"><tr><td>place des éditeurs</td></tr></table>	place des éditeurs
place des éditeurs		

Para mi abuelita Iraida Rosa López

Carmen
Miami, 2018

Jeanette, dis-moi que tu veux vivre.

Hier, j'ai regardé des photos de toi enfant. La peau lessivée par le sel et recouverte d'une croûte de sable, les dents de devant écartées, tu souris au bord de l'océan, ma fille unique. Dans ta main, un livre. Tu n'avais envie de rien faire d'autre sur la plage. Ni de jouer, ni de nager, ni de courir dans les vagues. Seulement de rester assise à l'ombre et de lire.

Toi adolescente, étendue comme une étoile de mer sur le trampoline. As-tu remarqué nos sourires en biais à toutes les deux, nos bouches identiques ? Toi en Floride, à la fête de fin d'année du lycée au parc à thèmes Epcot, les pieds dans deux pays différents. Enjamber une frontière est possible là-bas, dans ce monde miniature créé par Disney.

Enfant du soleil, les cheveux toujours fouettés par le vent, tu étais heureuse autrefois. Je le vois en examinant

ces photos. Ces sourires. Comment aurais-je pu me douter que tu gardais un tel secret ? Tout ce que je sais, c'est qu'à une époque tu souriais, puis qu'un jour ç'a été fini.

Écoute-moi, j'ai aussi des secrets. Et si tu voulais bien cesser de te détruire, si tu voulais bien te sevrer, peut-être qu'on pourrait s'asseoir toutes les deux. Peut-être que je pourrais tout te dire. Peut-être que tu comprendrais certaines de mes décisions, comme celle de me battre pour préserver notre famille. Peut-être y a-t-il des forces qu'aucune de nous deux n'a envisagées. Peut-être que si j'arrivais à reconsidérer ce qui s'est passé, tous les choix qui se sont présentés à moi, j'aurais la réponse à cette question : pourquoi nos vies ont-elles pris cette tournure ?

« Tu refuses de parler. Tu refuses de montrer la moindre émotion », disais-tu.

Je m'en veux, parce que je sens bien que, depuis toujours, tu espères plus de ma part. Il y a tant de choses que je t'ai cachées, et il y a tant de fois où je me suis contrainte à être dure. J'estimais devoir le faire, pour nous deux. Tu n'arrêtais pas de t'écrouler. De t'éroder. *Nous sommes la force*, pensais-je.

Toute ma vie, j'ai eu peur. Ces mots, je ne les ai jamais prononcés à voix haute. J'ai coupé les ponts avec ma propre mère. Et je ne t'ai jamais expliqué la raison pour laquelle je suis venue dans ce pays – une raison qui n'est pas celle que tu crois. De même, je ne t'ai jamais avoué que ne pas nommer une émotion ou une vérité était pour moi une façon de la faire disparaître par la seule force de ma volonté. Ma volonté.

Dis-moi que tu veux vivre et je serai tout ce que tu attends de moi. Mais toute ma volonté ne suffira pas à nous insuffler la vie à toutes les deux.

Dis-moi que tu veux vivre.

J'avais peur de regarder en arrière parce que j'aurais vu alors ce qui nous guettait. L'avant et l'après, comme le sel qui se fond dans l'eau jusqu'à ce que je ne puisse plus faire la différence entre les deux, mais que je sens sur ta peau quand je tiens ton corps fiévreux à chacune de tes tentatives de sevrage. Toutes les histoires qui se sont heurtées à la nôtre. J'avais peur de regarder en arrière parce que j'aurais vu alors ce qui nous guettait.

TOUT TE RETIENT MAINTENANT

Jeanette
Miami, 2014

Des lumières bleues et rouges dansant sur les murs de sa chambre comme dans une boîte de nuit l'arrachent à son sommeil. Elle observe ce qui se passe depuis sa fenêtre. Une fourgonnette blanche frappée d'un blason à l'air officiel. Deux agents vêtus de blousons noirs sur lesquels se détachent des lettres réfléchissantes. Elle se recroqueville derrière le rideau. Elle ne distingue qu'une infime partie de la scène, et le seul réverbère dans la rue qui ne soit pas éteint jette une lueur froide autour de lui. Les lettres sur la tenue des agents semblent épeler ce que lui inspire cette nuit. ICE¹. La glace. Jeanette resserre sur elle les pans de son peignoir.

Sa voisine est emmenée en pyjama, les menottes aux poignets. Son pantalon a pour motif une Minnie Mouse

1. ICE : Immigration and Customs Enforcement. Service de police douanière et de contrôle des frontières.

qui se dresse sur la pointe des pieds et plaque les mains sur ses joues tandis que des cœurs de différentes tailles explosent autour de ses oreilles. Jeanette ne connaît pas cette femme. Elle sait juste qu'elle travaille tous les jours, y compris le dimanche. Elle la voit sans cesse partir de chez elle avec la même robe rose et le même chariot de produits d'entretien. Sa respiration dessine de petites spirales de brume sur la fenêtre. L'un des agents – une policière à la crinière auburn toute bouclée – referme son blouson d'une main pendant que l'autre agrippe la chaîne reliant les menottes de l'interpellée. Il n'y a pas de cris, pas de protestations, pas d'empoignade. Tous marchent en silence vers la fourgonnette dont le gyrophare éclaire la rue comme un feu d'artifice du 4 juillet. La portière coulisse et claque. Le moteur vrombit. Le pot d'échappement crache un nuage de fumée. Un grillage serré recouvre toutes les vitres arrière, si bien que Jeanette ne voit rien à l'intérieur du véhicule. Elle ne parvient pas à discerner sa voisine lorsque la fourgonnette s'éloigne en longeant les maisons aux fenêtres obscures, puis tourne à droite et disparaît. La scène n'a duré que quelques minutes.

Elle tente de se rendormir, mais n'y arrive pas. Elle se frotte les poignets avec de l'huile essentielle de lavande, avale un comprimé de mélatonine. Et elle reste étendue là, les yeux ouverts, pendant ce qui lui paraît être une heure. Pour finir, elle compose un numéro en veillant bien à taper *67 en premier pour ne pas être identifiée. Mario répond d'une voix ensommeillée. Il répond parce que c'est ce qu'il fait toujours, quelle que soit l'heure de la nuit.

Et même à cet instant, six mois après leur séparation, six mois après avoir décroché de la drogue, Jeanette garde une boule au ventre en attendant le clic du téléphone et sa voix familière.

— Tu me manques, dit-elle.

Pas besoin d'amabilités ou de faux-semblants avec lui. Pas besoin non plus de s'annoncer. Bien sûr que c'est elle. Un soupir au bout du fil. Le bruissement des draps.

— Jeanette.

— Salut.

— On ne peut pas continuer comme ça.

— Je n'arrive pas à dormir.

Elle perçoit un petit bruit. A-t-il allumé une lampe ?

— Tu te souviens de la marque de soda au gingembre que tu aimais bien ? enchaîne-t-elle. Celle qu'ils ont arrêté de vendre au supermarché près de notre ancienne maison ? Je l'ai vue aujourd'hui là où je fais mes courses.

— Où ça ?

— Tu sais que je ne peux pas te le dire.

— Alors dis-moi au moins que tu es toujours à Miami.

Un silence.

Un soupir.

— Jeanette, ça va durer combien de temps, ce petit jeu ? Si tu refuses de me dire où tu es, pourquoi est-ce que tu m'appelles ? Tu ne m'as pas assez brisé le cœur ? Tu veux rendre les choses encore plus difficiles pour moi ?

Elle se le représente sans peine. Il dort torse nu, sans rien d'autre qu'un boxer. Elle visualise l'imprimé des draps, leur couleur, leur odeur de linge propre. La pile

de livres de la bibliothèque sur son chevet. La teinte des murs. Ils l'ont choisie ensemble : un blanc cassé baptisé « Crème bavaroise ». Que lit-il en ce moment ?

— Dis-moi juste que tu vas bien, Jeanette.

— Je vais bien.

Elle pensait l'appeler pour lui parler de la descente de police chez sa voisine, mais il s'avère qu'elle n'a rien à raconter à ce sujet. Autre constat : décrocher de la drogue est un effort quotidien, surtout la nuit. Elle revoit sa propre table de chevet un an plus tôt : des comprimés d'OxyContin réduits en poudre et un sirop antitussif au raisin pour tenir sans douleur jusqu'au matin. Une sorte de prière. Elle remonte la couverture vers son menton et se demande quelle vraie prière elle murmurerait si elle était du genre à prier.

Ce qu'elle sait de sa voisine : la trentaine à première vue, probablement originaire d'Amérique centrale, elle rentre chaque soir autour de 18 ou 19 heures. Elle a la peau couleur caramel et des cheveux noir de jais. Un visage toujours parfaitement maquillé. Des sourcils arqués. Des lèvres d'un brun soutenu. Des cils recourbés comme des pétales. Célibataire ? Jeanette ne l'a jamais vue avec qui que ce soit, pas même un ami. Juste une petite fille que quelqu'un lui ramène tous les jours vers 20 heures. Qu'est-elle devenue, d'ailleurs ? Elle lui était totalement sortie de l'esprit. La personne qui la dépose ne descend pas de sa voiture. À chaque fois, la gamine court frapper à la porte de chez elle. Elle doit avoir 7 ou 8 ans.

Leurs chemins se croisent de temps en temps quand sa voisine et elle sont devant leur maison. Elles se disent bonjour, et la petite fille lui sourit. Cela ne va pas plus loin que ça. Jeanette a 27 ans et ne fait pour ainsi dire jamais attention aux enfants.

À la descente de police succède un matin rouge-orange comme tous les autres à Miami. Évidemment qu'elle est toujours à Miami. Elle a ces rues dans le sang – la laideur des petits centres commerciaux périphériques tout en teintes pastel, le temps qui s'étire, interminable, sur fond de décorations tropicales, et les pavillons en béton, incarnation d'une sorte de rêve américain concrétisé quelles que soient les clauses du prêt immobilier. Elle ne se sent chez elle à aucun autre endroit autant qu'ici. C'est une journée ordinaire qui commence dans un logement pas si différent de celui qu'elle partageait avec Mario, à ceci près que Mario ne vit plus avec elle.

Elle pose son ordinateur portable sur la table de la cuisine, près de la fenêtre. De là, elle a vue sur la maison de la voisine. Jusqu'au soir, elle reste assise à sa place, un casque sur les oreilles, à écouter un psychiatre décrire ses patients en énonçant leur numéro d'assurés sociaux et leur pathologie. Trouble obsessionnel compulsif. Hypomanie. Personnalité schizotypique doublée d'une phobie sociale généralisée. Elle tape furieusement, en interrompant de temps en temps la lecture de l'enregistrement pour chercher l'orthographe d'un terme ou le code associé à un diagnostic dans son dictionnaire des troubles psychiatriques et mentaux. Il faut qu'elle se

commande la dernière version mise à jour, songe-t-elle. Puis elle réchauffe au micro-ondes un plat allégé – des boulettes de viande au parmesan accompagnées d'une julienne de légumes. Elle fume cigarette sur cigarette, et tant pis si son parrain au sein des Narcotiques Anonymes lui a recommandé d'arrêter au motif que « la dépendance à une substance ou à une drogue, peu importe laquelle, est une pente glissante qui mène à la rechute ». Ne sait-il pas que tous les toxicos en voie de sevrage fument ? À l'extérieur, le silence tombe peu à peu, comme par un effet domino très lent, et des voitures quittent leur allée privative jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans la rue que celle de Jeanette. Elle entend bruissier quelques arbres. Aperçoit parfois un lézard ou un oiseau. Aucun signe de sa voisine. Rien qui indique que quelque chose se soit produit cette nuit-là.

Le soir venu, elle a terminé son travail de retranscription et l'a envoyé par mail à son agence d'intérim. Elle se prépare à dîner, farfouille dans son frigo, fredonne une chanson du Top 40, Rihanna, Beyonce ou Adele, jusqu'à ce qu'elle remarque une voiture qui s'approche de la maison d'à côté. La fillette en descend, avant que le conducteur fasse demi-tour et s'éloigne. Jeanette envisage un instant de se précipiter dehors pour l'arrêter. Pour lui expliquer que la mère de la petite n'est pas chez elle. Mais elle se fige en pensant à ce qui pourrait suivre, aux questions inévitables, à son rôle dans tout ça. Elle revient vers la fenêtre. La petite fille se tient sur son perron, vêtue d'un legging violet et d'un polo à fleurs.

Elle serre son sac à dos rose dans ses mains. Fixe la porte. Frappe quelques coups. Fixe la porte. Frappe encore. Puis elle scrute les alentours, et ses yeux se posent sur la fenêtre de la cuisine de Jeanette. Elles se dévisagent mutuellement.

Que peut-elle faire ? L'herbe froide craque sous ses pieds nus. Une brise souffle par intermittence, agitant les palmiers. La petite affiche un air légèrement amusé – ou est-ce de l'appréhension ? ou les deux ? – lorsqu'elle lui propose de venir chez elle. Elle hésite, fronce les sourcils. Jeanette s'agenouille devant elle.

— C'est juste en attendant qu'on retrouve ta maman, d'accord ? Tu sais où elle est ?

— Non.

— Qui t'a ramenée chez toi ?

— Jesse.

— Tu connais son numéro de téléphone ?

— Non.

— Et celui de ta maman ? Elle a peut-être un portable ?

— Non. J'ai seulement mon numéro, celui de la maison.

— Il n'y a pas quelqu'un de ta famille qu'on pourrait appeler ?

— Non.

— C'est-à-dire ? Tu ne connais pas leur numéro ou leur nom ?

— Non.

— Tu n'as pas une tante ou un oncle ? Une grand-mère ?

— Ils vivent au Salvador.

— Ah, je vois. Bon, on va aller chez moi. Je te préparerai un en-cas et on essaiera de retrouver ta maman, d'accord ?

D'abord indécise, la petite finit par prendre la main que lui tend Jeanette et la suit jusque chez elle. Là, elle se laisse tomber sur une chaise de cuisine en posant son sac à dos à ses pieds. Ses jambes oscillent dans le vide. En silence, elle triture un volant au niveau de l'ourlet de son polo.

— Tu aimes les Hot Pockets¹ ?

— Oui.

— Tu en veux ?

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ana.

— Moi, c'est Jeanette.

— Est-ce que ma maman est morte ?

— Oh, ma puce, non, elle n'est pas morte !

Des monosyllabes. Des réponses qui tiennent en un mot. Le micro-ondes bipe, et de la vapeur s'échappe du chausson fourré lorsque Jeanette le coupe en deux. Elle le sert à Ana sur une assiette en carton tout en la mettant en garde :

— C'est très chaud.

La télévision annonce une promotion sur toutes sortes de matelas de marque. Des prix cassés. Des économies incroyables. Une occasion unique. Jeanette reconstitue

1. Chaussons fourrés au fromage, à la viande ou aux légumes.

l'histoire qu'elle a elle-même forgée : des agents des services de l'immigration ont arrêté la mère d'Ana au motif qu'elle a utilisé un faux numéro de sécurité sociale ou commis par nécessité quelque autre infraction sans gravité. À cette heure-ci, la pauvre essaie désespérément de leur expliquer qu'elle a une fille qui doit rentrer chez elle...

— Redis-moi où tu étais la nuit dernière ?

Ana souffle sur l'ouverture de son chausson, qu'elle tient avec une serviette en papier. Elle s'immobilise, puis le repose dans son assiette.

— Chez Jesse.

— Tu as dormi là-bas ? Pourquoi ?

Ana lui coule un regard qui met soudain Jeanette mal à l'aise. C'est comme si la petite devinait que quelque chose ne tourne pas rond. Comme si elle pensait qu'elle, Jeanette, en savait plus qu'elle ne voulait bien le dire. Comme si elle voyait clair en elle.

— Je le fais de temps en temps.

— Qui est Jesse ?

— Ma baby-sitter.

— Est-ce qu'elle reviendra ?

— Si ma mère lui demande d'aller m'attendre à la sortie de l'école.

— Et elle le fera lundi prochain ?

— Si ma maman l'appelle, oui.

Autre hypothèse possible : la mère a commis un crime quelconque et c'est pour cette raison que les services de l'immigration l'ont embarquée. Pressentant le danger, elle a laissé sa fille dormir chez sa baby-sitter. Elle doit être en

train de téléphoner à un parent ou à un ami à cet instant même pour que cette personne aille chercher la petite. Quelqu'un va arriver d'une minute à l'autre. Jeanette est gênée par ses suppositions. Bonne immigrante ? Mauvaise immigrante ? Elle devrait avoir un peu plus de jugeote.

— Tu dis que ta famille vit au Salvador ?

— Oui.

— Toute ta famille ?

Ana mord dans son chausson. Mâchonne. Déglutit.

— Oui. Est-ce que je peux avoir un peu d'eau ou de jus de fruits, s'il te plaît ?

Jeanette ouvre son frigo. Un reste moisi de fromage à tartiner. Du Monterey Jack râpé. Un pain cubain. Elle remplit un verre d'eau, honteuse de la direction qu'ont prise ses pensées. La raison pour laquelle l'ICE a arrêté la mère d'Ana importe-t-elle vraiment ? Mais tout de même, il y a cette enfant assise à sa table. Et tout de même, il est horrible qu'elle n'ait jamais demandé son nom à sa voisine. Elle tend le verre d'eau à Ana.

— Je reviens tout de suite. Ne bouge pas.

Elle referme derrière elle la porte de sa chambre, s'allonge sur son lit et pose son ordinateur portable en équilibre sur son ventre. Recherche Google : « Qu'arrive-t-il aux enfants quand leurs parents sont expulsés ? » Un lien vers les Services de protection de l'enfance. Un autre vers les centres de détention familiale de la région. Et une suite sans fin d'avocats. Nouvelle recherche : « Comment retrouver une personne emprisonnée ? » Elle tombe cette fois sur une base de données de l'ICE qui requiert le

numéro d'inscription au registre des étrangers de la personne en question. Pas de coordonnées téléphoniques en vue. Mais toujours une liste sans fin d'avocats. Quelqu'un frappe doucement à la porte. Ana a envie de faire pipi. Jeanette lui indique la salle de bains et décide que la fillette restera chez elle cette nuit.

En 1866, à Cuba, María Isabel s'ouvre au monde grâce au lecteur de la manufacture de tabac qui l'emploie. Bouleversée par une lettre de Victor Hugo adressée aux femmes de son île, elle griffonne ses mots sur une page des *Misérables* : « Nous sommes la force. » Elle y puisera le courage d'affronter les épreuves qui l'attendent, sans imaginer que cette phrase trouvera un écho chez l'une de ses descendantes.

En 2015, Jeanette, toxicomane américaine à la dérive, se rend à Cuba en quête de réponses. Elle rencontre une famille qu'elle n'a jamais connue et met la main sur l'exemplaire des *Misérables* de son aïeule. Suffira-t-il à la sauver de ses démons ?


Ana, une adolescente salvadorienne expulsée des États-Unis, est déterminée à regagner coûte que coûte le pays dans lequel elle a grandi...

De La Havane à Miami, *De femmes et de sel* est une histoire de faux pas, de regrets, de pardon et de rédemption, qui dénonce les violences intimes et sociales faites aux femmes, génération après génération.

Née d'une mère cubaine et d'un père mexicain, Gabriela Garcia a grandi à Miami. Très sensible au sort des migrants, elle s'emploie à défendre leurs droits en parallèle de ses travaux d'écriture. Lauréate du prix Isabel Allende et du prix de la Fondation Rona Jaffe, *De femmes et de sel* est son premier roman, traduit dans une dizaine de pays.

GABRIELA
GARCIA
DE FEMMES
ET DE SEL

« Même la meilleure mère
du monde ne pourra pas
toujours sauver sa fille. »

Les Presses de la Cité 

Graphisme : Le Studio
Illustration : © Aconcha Cubanart

Ne peut être vendu